**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 110 (2016)

**Artikel:** Le P. Girard et les jésuites : historiographie d'une affaire et perspectives de recherche

**Autor:** Aeby, David

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-772421

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 16.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Le P. Girard et les jésuites: historiographie d'une affaire et perspectives de recherche*

David Aeby

Dans un «court XIXe siècle» borné en France par les arrêts contre les Pères de la Foi (1804) et les congrégations non autorisées (1880), les affrontements entre l'Etat et l'Eglise pour le contrôle des écoles ont caractérisé la vie religieuse des lendemains de la Révolution.[1] Soutenus par les milieux légitimistes et participant d'un catholicisme intransigeant, les jésuites, de part leur tradition pédagogique séculaire et leur quasi monopole dans l'enseignement secondaire jusqu'en 1773, se retrouvent au cœur des discussions. Pressée par ses alliés de reprendre ses activités d'enseignement, la Compagnie de Jésus essuie les attaques virulentes de ceux qui cherchent à soustraire l'école à la mainmise de l'Eglise.[2]

Dans le canton de Fribourg, en 1818, suite à des débats houleux, les jésuites sont rappelés par les autorités cantonales pour enseigner au collège Saint-Michel après plus de quarante ans d'absence. Les écoles primaires sont quant à elles l'objet des réformes conduites par le cordelier Grégoire Girard, qui y développe la méthode de l'enseignement mutuel.[3] En 1823, alors qu'il s'était jusque là montré favorable aux initiatives de Girard, l'évêque du diocèse, Pierre Tobie Yenni, se range du côté de la foule croissante des prélats européens hostiles à la méthode mutuelle et obtient du pouvoir séculier son interdiction, provoquant par là le départ du P. Girard pour Lucerne. L'intervention de l'évêque est suivie de troubles dans la capitale, dont les rues résonnent des cris de «Vive Girard, à bas

* Cet article est l'adaptation d'un texte lu lors d'une conférence à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg en septembre 2015.

1 Claude Langlois, Politique et religion, in: Jacques Le Goff /René Rémond (dir.), Histoire de la France religieuse, III: Du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine, Paris 1991, 133–143. Sur les débats français, en particulier sous la monarchie de Juillet, voir Sylvain Milbach, Les chaires ennemies: l'Eglise, l'Etat et la liberté d'enseignement secondaire dans la France des notables (1830–1850), Paris 2015.

2 Dominique Avon/Philippe Rocher, Les jésuites et la société française XIXe–XXe siècles, Toulouse 2001, 17–48; Philippe Rocher, Le goût de l'excellence. Quatre siècles d'éducation jésuite en France, Paris 2011, 165–180.

3 Sur cette approche pédagogique, voir infra.

SZRKG, 110 (2016), 367–383

l'évêque, les jésuites et l'avoyer Gottrau!», tandis que les publicistes anticléricaux rendent la Compagnie de Jésus responsable de la chute de l'école girardine.[4]

Ces passions se sont diffusées dans l'historiographie relative à l'école fribourgeoise et on y voit, jusqu'à une époque proche, les partisans de Girard brocarder la Compagnie de Jésus et le «jésuitisme» des conservateurs fribourgeois. Une relecture critique de cette historiographie devrait tout d'abord permettre de déconstruire en partie le «mythe jésuite»[5] qui entoure l'éviction du pédagogue. Puis, après avoir succinctement rappelé la situation des jésuites à Fribourg au XIXe siècle, je chercherai, en m'appuyant sur les sources à disposition, à éclairer les liens entre ces religieux et le P. Grégoire Girard.

## *Hagiographie girardienne et antijésuitisme*

Au lendemain de sa mort, le P. Girard devint un enjeu mémoriel pour le monde politique fribourgeois. Alors que la représentation d'un religieux dans l'habit de son ordre avait offusqué certains radicaux, une statue est inaugurée en juillet 1860 par les libéraux-conservateurs et Hubert Charles qui, désireux d'accommoder le cordelier aux nécessités du temps, dépeignent alors le P. Girard comme un prêtre éclectique.[6]

Durant les décennies qui suivent, de nombreuses notices biographiques consacrées au pédagogue paraissent à Fribourg, mais aussi à l'étranger. On peut s'arrêter sur celle que son confrère et élève, le P. Nicolas Raedlé, publia dans la *Revue de la Suisse catholique*. Ce cordelier allemand,[7] qui fut gardien du couvent de Fribourg et définiteur de son ordre, a livré entre 1881 et 1885 une série d'articles consacrés à l'établissement fribourgeois des frères mineurs conventuels, dans lesquels il traite amplement de la vie et de l'œuvre du P. Girard. Admirateur filial des initiatives girardiennes, le P. Raedlé passe rapidement sur les luttes politiques qui ont entouré l'école primaire et l'enseignement mutuel. Les jésuites ne sont que très rarement mentionnés et l'auteur avoue ne pas vouloir s'arrêter sur les événements de 1823: «Nous ne ferons pas le récit de cette crise. Cette Notice, étrangère à toute crise politique, n'a d'autre but que de témoigner, avec une sincérité absolue, des sentiments de notre confrère.»[8] Ce retrait prudent ne plut pas à la rédaction de la *Revue de la Suisse catholique* qui ajouta une mise au

4 Georges Andrey, Grégoire Girard. Apôtre de l'école pour tous. Biographie, Bière, Cabédita, 2015, ch. 8 «1823, l'année tragique».

5 Pour un panorama des thèmes de l'antijésuitisme au XIXe siècle, Michel Le Roy, Le mythe jésuite de Béranger à Michelet, Paris 1992.

6 Roland Ruffieux, Le Père Girard et la politique fribourgeoise (1846–1850), in: Mélanges Père Girard, Fribourg 1953, 380–382.

7 Marianne Rolle, Raedlé, Nicolas, in: http://www.hls-dhs-dss.ch, consulté le 10 janvier 2016.

8 Nicolas Raedlé, Le couvent des RR.PP Cordeliers de Fribourg. Notice historique, in: Revue de la Suisse catholique, 14 (1883), 323.

point dans laquelle est relevée l'absence, dans l'article de Raedlé, du rôle politique de Girard et où sa pédagogie est sévèrement mise en cause pour son faible engagement confessionnel et dogmatique.

Suivant d'un peu plus d'une décennie les textes de Raedlé, l'ouvrage d'Alexandre Daguet, *Le Père Girard et son temps. Histoire de la vie, des doctrines et des travaux de l'éducateur suisse (1765–1850)*, est la pièce maîtresse de la bibliographie relative au P. Girard.[9] La vie de l'historien Daguet, son œuvre et le réseau intellectuel dans lequel elle s'inscrit nous sont maintenant bien connus grâce aux travaux récents d'Alexandre Fontaine.[10] Né en 1816 dans une famille modeste qui avait connu des jours bien meilleurs au siècle précédent, Alexandre Daguet fréquente le collège jésuite de Saint-Michel de 1827 à 1832 avant d'entamer une carrière d'historien et d'enseignant qui le conduisit jusqu'à une chaire d'histoire et d'archéologie à l'Académie de Neuchâtel. Député radical de 1849 à 1857, il quitte Fribourg lors du retour des conservateurs et meurt franc-maçon en 1894. Il semble que Daguet ait fait la connaissance du P. Girard lorsqu'enfant il se rendait au couvent des cordeliers pour y recevoir des leçons de latin, mais c'est dès 1837, alors qu'il commence à enseigner à l'Ecole moyenne, qu'il entre en contact étroit avec le célèbre pédagogue. Bien que les deux hommes aient rompu lorsque le régime radical leur demanda de réorganiser l'école fribourgeoise – le P. Girard s'opposait à Daguet et à Julien Schaller quant à leur vision laïque de l'école et à l'enseignement par objet –, Daguet, comme la majorité des jeunes pédagogues libéraux, s'est placé sous le patronage du P. Girard.[11] De l'admiration que Daguet porte au cordelier, combinée à son patriotisme et à son rejet du légitimisme monarchique, est née une aversion profonde envers les jésuites. Dans sa jeunesse déjà, Daguet avait composé un récit autobiographique, *Henri Meunier ou le Diogène fribourgeois*, qui annoncait des attaques nombreuses et féroces à l'encontre de la Compagnie de Jésus. Il n'a toutefois pas manqué de signaler son attachement pour un professeur de philosophie du collège, le jésuite Lückmeyer, «un des esprits les plus indépendants que j'ai rencontrés», en précisant qu'il finit par quitter l'ordre.[12]

Il semble qu'Alexandre Daguet ait commencé à rassembler avant la mort du cordelier la documentation nécessaire à sa biographie. Les deux volumes de l'œuvre paraissent à Paris, en 1896, après la mort de l'auteur, grâce au soutien de deux figures de l'école républicaine, le pasteur Steeg et Ferdinand Buisson.[13] On

9 Alexandre Daguet, Le Père Girard et son temps, Histoire de la vie, des doctrines et des travaux de l'éducateur suisse (1765–1850), 2 vol., Paris 1896.

10 Alexandre Fontaine, Alexandre Daguet (1816–1894). Racine et formation d'un historien libéral-national oublié, Fribourg, mémoire de licence inédit, 2005 et Aux heures suisses de l'école républicaine: un siècle de transferts culturels et de déclinaisons pédagogiques dans l'espace franco-romand, Paris 2015, 21–22, 49–76, 227–235.

11 Roland Ruffieux, Un aspect de l'histoire du régime radical fribourgeois. Les vues nouvelles sur l'éducation, in: Annales fribourgeoises, 41 (1953), 130–132.

12 L'Educateur, 2/1870, 19 cité par Fontaine, Aux heures suisses (cf. note 10), 65.

13 Fontaine, Aux heures suisses (cf. note 10), 27.

ne sait pas quelle a été l'intervention des éditeurs sur le texte légué par Daguet; une préface, sans signature, annonce dès les premières pages le sort que le livre réserve aux jésuites: «Nul plus que M. Daguet n'était qualifié pour cette entreprise. Elève des Jésuites, il avait pu apprécier le contraste entre les méthodes qu'ils employaient et celles que préconisaient le père Girard; il avait saisi sur le vif la cause des haines, de l'hostilité que devait nécessairement exciter chez les disciples de Loyola et leurs partisans le nouvel enseignement qui s'adressait à la fois au cœur et à la raison.»[14] Et les attaques contre la Compagnie de Jésus de se multiplier tout au long de la biographie.

Pour les étayer, Daguet s'appuie à de nombreuses reprises sur un document produit par les jésuites du collège Saint-Michel et récupéré, parmi d'autres archives, par le gouvernement radical. L'*Historia collegii friburgensis*, ou *Histoire du collège*, comporte deux volumes, dont Daguet a utilisé le second. Rédigé année après année par les différents supérieurs jésuites de Saint-Michel, depuis le rappel de la Compagnie de Jésus en 1818 jusqu'à son expulsion en 1847, ce texte, après une première partie qui récapitule les grandes lignes de l'histoire des jésuites dans le canton, rapporte les principaux événements survenus au collège et à Fribourg. L'*Historia collegii*, en portant les traces de la représentation d'eux-mêmes et de leur histoire qu'ont voulu livrer les jésuites, témoigne du travail mémoriel entrepris par ces religieux au lendemain du rétablissement de l'ordre. Une courte préface expose les intentions des auteurs.

> «L'histoire récente de ce collège devrait de préférence commencer par celle de son fondateur et premier recteur le vénérable Pierre Canisius, puisque même après sa mort précieuse et jusqu'à maintenant on voit qu'il a protégé cette maison, l'a gouvernée et l'a conduite à d'heureux résultats qui s'étendent encore. Mais comme on la retrouve déjà abondamment décrite dans les archives du collège, nous avons jugé qu'il fallait retenir pour l'instant seulement ce qui, intimement lié à cette histoire récente, sera jugé pouvoir amener quelque lumière, parce que nous reconnaissons que ce qui est arrivé ces derniers temps découle de cette origine, que nous voyons avec reconnaissance que les bienfaits de la divine Providence pour ce collège n'ont jamais cessés, et que confiants en lui et souillés de notre infirmité nous nous en remettons au serviteur de Dieu tout-puissant.»[15]

Le choix explicite des hauts faits de l'ancienne Compagnie, avec référence marquée au célèbre P. Canisius alors en voie de béatification,[16] tourné vers cette «histoire récente» qui commence avec le rappel, fait de l'*Histoire du collège* un récit téléologique des événements précédent 1818, mis au service d'une thèse apologétique de type continuiste entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie.[17]

[14] Daguet, Le Père Girard et son temps (cf. note 9), vol. I, VI.

[15] Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg (dorénavant BCUF), L 107/2 Historia collegii friburgensis, p.3. Je traduis en restant proche du texte latin.

[16] Les démarches pour la béatification du jésuite, mort en 1597 à Fribourg, avaient débutées en 1625. Ralentie par la suppression de la Compagnie de Jésus, la cause aboutit en 1864.

[17] Sur la représentation de la continuité entre la Compagnie de Jésus d'avant sa suppression en 1773 et d'après son rétablissement en 1814, Fabre Pierre-Antoine/Patrick Goujon, Suppression et rétablissement de la Compagnie de Jésus (1773–1814), Paris 2014, 26.

C'est donc en tenant compte de cette volonté qu'ont eue ses rédacteurs de se présenter comme les successeurs directs et légitimes des jésuites du siècle précédent qu'il faut observer comment l'*Histoire du collège* est utilisée par Alexandre Daguet pour soutenir ses attaques contre les jésuites. Dès les débuts de la biographie de Girard, Daguet fait la mention, qu'il réitère de nombreuses fois par la suite, d'un «pacte de ténèbres», arme secrète des jésuites et de leurs partisans pour empêcher toutes réformes et progrès dans l'enseignement supérieur.[18] Pour prouver l'existence de ce serment, qu'auraient dû prêter tous les enseignants du collège après la suppression de la Compagnie de Jésus, Daguet cite, en traduction française, un extrait de l'*Histoire du collège* dont un passage est mis en évidence par des italiques et renvoie à une courte séquence en langue originale précisément référencée.

> «Ce témoignage de l'annaliste jésuite est assez important pour être recueilli dans une traduction textuelle: ‹Les jeunes gens envoyés en Allemagne en revinrent comme ils étaient allés, avec toute la pureté de leur foi. Ils l'auraient voulu autrement, qu'ils ne l'auraient pas pu, tant chacun avait l'œil, à ce qu'aucune nouveauté ne fût introduite. Cette constance dans la fidélité est d'autant plus surprenante que l'esprit de nouveauté envahissait tous les collèges de l'Helvétie, et qu'il fallait y sacrifier, pour peu qu'on aspirât à une certaine renommée de science. Mais le Collège sut résister à toute tentative de ce genre, et se garder de toute ombre de nouveauté dans ses doctrines, aimant mieux marcher dans les ténèbres que dans cette nouvelle lumière.› *In tenebris quam in novo lumine versari malebat.* Historia collegii Friburgii in Nuithonia, tome II, p. 43»[19]

L'historien interprète alors le serment, et l'immobilisme intellectuel qu'il induit, comme un moyen d'assurer le rétablissement de la Compagnie de Jésus, dont l'établissement fribourgeois serait alors resté figée depuis son départ en 1773. Il précise également que ni l'évêque, ni Girard ni même le chanoine Fontaine n'étaient au courant de ce pacte des ténèbres; on se souvient que Fontaine est lui-même un ancien jésuite, professeur au collège de 1774 à 1778. Dans les pages qui suivent, Daguet nous montre les initiatives pédagogiques du P. Girard et de ses alliés du conseil d'éducation en butte à l'opposition de ce «pacte de ténèbres», qui lient les professeurs du collège.

Si, méfiant, l'on retourne à la source, on peut constater l'utilisation habile que Daguet a su faire de l'*Histoire du collège*; l'emprunt, qu'il traduit assez librement, est tiré d'une section bien plus longue du texte jésuite.

> «La piété et la religion, que le vénérable Pierre Canisius y introduisit au commencement ont toujours fleuri au point que le collège de Fribourg surpassait les autres collèges de l'Helvétie, que ni les arts libéraux, ni la source de la vertu, ni le rempart de la religion n'étaient négligés, qu'il y avait un grand concours aux confessions et aux offices, que la maison était ouverte pour donner des conseils, prodiguer une consolation, alléger la pauvreté de chacun. Une saine doctrine était toujours enseignée, le droit et l'autorité du Saint-Siège toujours défendus avec empressement,

[18] BCUF, L 107/2 Historia collegii friburgensis, 36–38.
[19] Daguet, Le Père Girard et son temps (cf. note 9), vol. 1, 37.

l'obéissance enseignée par le verbe et l'exemple. Et bien que les jeunes gens destinés à l'enseignement dussent être envoyés en Germanie voisine pour y apprendre la langue allemande, ils sont revenus au collège intacts de toute impureté de doctrine de cette région où déjà les pires principes prévalaient partout; et s'ils avaient voulu suivre des principes nouveaux, ils n'auraient pas pu, parce que chacun des habitants du collège veillait à ce que, comme le recommande l'apôtre, *ils parlent semblablement, ils pensent semblablement*. Ceci est d'autant plus admirable, parce que cet esprit de nouveauté avait déjà envahi presque tous les collèges d'Helvétie et que quiconque voulait se faire une réputation de doctrine devait le suivre. Mais le collège restait inaccessible à ces illusions: il tenait éloigné des portes et des classes mêmes toute ombre de nouveauté la plus brillante et préférait être versé dans les ténèbres que dans cette nouvelle lumière.»[20]

Par ailleurs, la référence paulinienne «ut justa apostolum *omnes idem dicerent, idem sentirent*» (1*Cor* 1,10) me semble un indice évident du travail des rédacteurs sur un texte d'apparat et de la nécessité d'une critique interne sévère de la source. En effet, la mise en parallèle du paragraphe entier avec la préface du volume montre qu'ici aussi les rédacteurs jésuites cherchent à affirmer la continuité entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie. L'affirmation du rejet des nouveautés sert donc à rassurer ceux qui doutaient qu'il n'y eût plus de «vrais jésuites» et que les qualités de la Compagnie se fussent perdues durant la période de suppression. Ainsi, il paraît évident que ce qui aurait pu empêcher le retour des jésuites à Fribourg, entre autres certaines initiatives du conseil d'éducation, soit mal jugé dans un récit téléologique ordonné vers cet événement, alors qu'à l'inverse les faits qui ont favorisés le retour des jésuites sont vus comme l'œuvre de la Providence. Sans tenir compte de l'intention des rédacteurs de l'*Histoire du collège*, Alexandre Daguet envisage les actions passées des habitants de Saint-Michel et des membres du conseil d'éducation sous une perspective axiologiquement inversée, et seul son antijésuitisme féroce lui permet d'y découvrir un réel pacte de ténèbres. Tout au long de son ouvrage sur Girard, il montre les réformateurs éclairés en butte à l'opposition de ce qu'il appelle le «parti jésuitique» ou la «camarilla», regroupant sans trop de distinction sous ces étiquettes peu flatteuses les professeurs séculiers du collège, les jésuites, leurs partisans, le clergé ultramontain et les patriciens conservateurs. Adversaires ou simplement prudents devants les travaux de Girard, ils sont *ipso facto* taxés d'obscurantistes par le plus ardent des thuriféraires du cordelier. De là a pu s'ancrer, dans l'historiographie et la mémoire collective, l'idée que les jésuites n'ont cessé de mener des actions hostiles à Girard, jusqu'à réussir à faire interdire l'enseignement mutuel à Fribourg et pousser le pédagogue à quitter la ville.

Les successeurs de Daguet ont tous eu à se positionner par rapport à sa biographie du P. Girard; qu'ils s'y réfèrent explicitement, qu'ils la mentionnent simplement en bibliographie ou qu'ils feignent de l'ignorer, tous ont été confrontés à la question du rôle des jésuites dans les déboires du cordelier. L'historiographie radicale, profondément hostile aux jésuites, suit de près l'interprétation

[20] BCUF, L 107/2 Historia collegii friburgensis, 37. Je traduis.

de Daguet. Dans le dernier volume de sa célèbre *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, Johannes Dierauer parle, sans plus de précision, de «*Uebereinstimmung*» entre les conservateurs qui ont fait chuter l'école de Girard et les jésuites.[21] Plus direct dans son *Jesuitenorden und die Schweiz* publié en 1923, Ernst Stahelin, protestant, professeur d'histoire de l'Eglise et des dogmes de l'époque moderne à l'Université de Bâle, affirme en se référant à Daguet, que l'évêque Yenni et l'avoyer Gottrau ont obtenu l'interdiction de l'enseignement mutuel avec le concours des jésuites.[22]

Assez rapidement toutefois, certains travaux ont remis en cause la vision héritée de l'œuvre d'Alexandre Daguet. En 1918, Auguste Schorderet, dans un article des *Annales fribourgeoises* consacré au collège Saint-Michel, critique la lecture littérale proposée par Daguet des sources jésuites: «l'Historia collegii a été écrite après coup, elle relate ici, à mon avis, l'état d'esprit général qui régnait au collège, mais elle ne fait aucune mention d'un pacte des ténèbres ou d'un serment quelconque.»[23] En 1934, le cordelier Léon Veuthey dans une biographie plutôt hagiographique de son confrère Girard ne mentionne pas les jésuites lorsqu'il attribue l'initiative de l'évêque Yenni contre la méthode mutuelle aux influences venues de France.[24] A la même époque, un tournant historiographique s'opère, lequel replace sans parti pris l'interdiction de l'enseignement mutuel dans le cadre des luttes entre l'Eglise et l'Etat pour le contrôle de l'école, et la personnalité de Girard dans celui des affrontements politiques entre libéraux et conservateurs à Fribourg. Historien de l'école primaire fribourgeoise sous la Restauration, Louis Sudan rejette l'idée d'une action directe menée par les jésuites de Saint-Michel contre l'école du P. Girard et relativise même leur influence sur les tendances politiques contemporaines: «Les Jésuites, qu'on a souvent accusés d'avoir préparé et causé la chute de l'enseignement mutuel, partant du P. Girard, n'ont pu faire et n'ont fait, conséquemment, que donner plus de force et d'ampleur à un courant d'opinion déjà très prononcé à Fribourg dès l'introduction de la méthode.»[25] C'est également ce même avis que donne, dans la biographie de référence qu'il consacre à Girard, Eugen Egger, pour qui les jésuites auraient fortifié une opposition, préexistante à leur rappel, relative aux questions scolaires.[26]

Du côté des historiens jésuites, le «cas Girard» a suscité des travaux motivés par la justification, voir l'apologie, de la Compagnie. En 1922, le P. Otto Pfülf, avant d'attribuer les accusations dont les jésuites furent victimes en 1823 uniquement aux liens qu'on leur connaissait avec l'évêque, explique que ce dernier

[21] Johannes Dierauer, Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft, V/2, Gotha 1922, 466–467.

[22] Ernst Stahelin, Der Jesuitenorden und die Schweiz, Geschichte ihrer Beziehungen in Vergangenheit und Gegenwart, Basel 1923, 107.

[23] Auguste Schorderet, Le collège St-Michel, in: Annales fribourgeoises, 6 (1918), 80.

[24] Léon Veuthey, Un grand éducateur. Le Père Girard (1765–1850), Paris 1934, 182–183.

[25] Louis Sudan, L'Ecole primaire fribourgeoise sous la Restauration 1814–1830, Paris 1934, 107.

[26] Eugen Egger, P. Gregor Girard Ein schweizerischer Volksschulpädagoge 1765–1850, Luzern 1948, 108.

aurait demandé l'interdiction de la méthode mutuelle après en avoir observé les effets néfastes; passé cet épisode troublé, le peuple et les autorités fribourgeoises n'auraient eu de cesse de voir grandir leur affection pour les jésuites.[27] Plus rigoureux dans son travail d'historien et sans parti pris sur les questions pédagogiques, le P. Ferdinand Strobel cherche à prouver la non-intervention des jésuites du collège Saint-Michel auprès de l'évêque et du gouvernement. De ses recherches aux Archives de l'Etat de Fribourg, il affirme n'avoir trouvé aucune preuve à charge et rapporte plusieurs témoignages contemporains dédouanant les jésuites d'une quelconque intrigue contre Girard. Strobel admet toutefois que, si la méthode mutuelle ait été sévèrement critiquée par les jésuites, on ne peut leur imputer qu'une responsabilité indirecte dans cette affaire, le rappel des jésuites ayant été pour les conservateurs une victoire propre à les encourager dans leur lutte contre Girard et l'Etat pour le contrôle des écoles.[28] Enfin, l'explication de Strobel, qui a publié dans les années 1950, a été reprise dans la très récente et vaste *Geschichte der deutschen Jesuiten* du P. Klaus Schatz.[29]

Pour conclure ce parcours historiographique et montrer que la question des liens entre Girard et les jésuites a gardé un aspect polémique plus d'un siècle après le départ de l'ordre de Fribourg, on peut mentionner le travail d'Edgar Bolliger. Cette recherche, non publiée, a été présentée dans le cadre du séminaire d'histoire de l'Eglise de la faculté de théologie de l'Université de Zürich en 1967. L'auteur reprend les résultats de Strobel et les réinterprète à l'aune de préjugés hostiles aux jésuites. Ces religieux, mus par la soif de pouvoir et le désir d'un monopole sur l'enseignement, auraient bien eu une responsabilité indirecte dans l'affaire Girard, dans la mesure où ils auraient intrigué dans l'ombre et fait agir leurs partisans, par conséquent sans laisser de traces de leur action.[30]

## *Des religieux sur la brèche*

J'aimerais maintenant reprendre certains aspects des relations entre le P. Girard et les jésuites, sans chercher ni à juger des différentes méthodes pédagogiques ni à instruire une enquête à charge ou à décharge. Après la suppression de la Compagnie en 1773, sous la pression de groupes aux intérêts contraires, allant de la partie la plus conservatrice de la curie romaine aux cercles des Lumières anticléricales, les jésuites présents à Fribourg formèrent une communauté de prêtres

[27] Otto Pfülf, Die Anfänge des deutschen Provinz der neu erstandenen Gesellschaft Jesu und ihr Wirken in der Schweiz 1805–1847, Freiburg i. Br. 1922, 79–81.

[28] Ferdinand Strobel, Die Jesuiten und die Schweiz im XIX. Jahrhundert, Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des schweizerischen Bundesstaates, Olten/Freiburg i. Br. 1954, 42–46.

[29] Klaus Schatz, Geschichte der deutschen Jesuiten (1814–1983), Band I: 1814–1872, Münster 2013, 50–51.

[30] Edgar Bolliger, Pater Girard und die Jesuiten. Die Demission von Pater Girard als Leiter der Primarschulen von Freiburg (Schweiz) im Hinblick auf seine Geisteshaltung, die Rückberufung der Jesuiten nach Freiburg (1818) und der politischen Situation, Zürich, travail de séminaire inédit, 1967, 44–45.

enseignants sous l'autorité de l'évêque et ce jusqu'en 1818, date à laquelle le clergé et les patriciens conservateurs obtinrent le rappel de l'ordre rétabli quelques années auparavant par une papauté désireuse de rénover l'Eglise après les troubles révolutionnaires et soutenue par les monarchies restaurées. Une trentaine de religieux ont alors occupé le collège jusqu'à la fin des années vingt, où l'essor d'un pensionnat accrut considérablement leurs effectifs.[31]

Alors que les jésuites avaient occupé une position de force dans le Fribourg d'Ancien Régime, ils ne font plus l'unanimité après leur rappel. Comme dans les autres provinces de l'ordre, la curie généralice préconise la résignation face aux attaques et tempère les velléités polémiques de certains pères, à qui on conseille prudence et discrétion.[32] Dans leur correspondance avec l'évêque Yenni, les supérieurs jésuites recherchent son patronage et sa protection; ils renoncent au profit de l'autorité diocésaine à certains privilèges accordés par les papes à la Compagnie, cherchant à se mettre à l'abri de certaines attaques xénophobes et flattant par la même occasion l'ego du prélat.[33]

Les relations entretenues par les jésuites avec les autres ordres religieux ont parfois été marquées par des tensions, nées de sensibilités religieuses différentes et de la concurrence pour un même champ d'activité. A Fribourg, les jésuites ont eu à cohabiter avec un couvent de cordeliers installés en ville dès le XIIIe siècle. Tant les *diaria* du collège jésuite que le protocole du couvent des cordeliers laissent voir qu'au XVIIIe siècle quelques crises ont secoué des rapports de voisinage qui semblent être, dans l'ensemble, restés assez bons. Passées les disputes autour de la chaire de l'église des cordeliers que les jésuites ont rechigné à rendre aux mineurs conventuels dans les années 1740, les querelles relatives à l'enseignement de la théologie et les questions de présence aux processions publiques, les invitations réciproques à assister aux défenses de thèses et à célébrer les messes patronales – Saint-Ignace et Saint-Michel pour les uns, Portioncule et Saint-Fidelis pour les autres – témoignent de la coexistence collégiale des deux ordres dans la cité.[34] Au XIXe siècle, leurs relations semblent se distendre un peu et les invitations se raréfient. Ce refroidissement n'est évidemment pas étranger aux tensions autour de l'école du P. Girard et de la suppression de l'enseignement mutuel.

Popularisée par Andrew Bell et Joseph Lancaster dans l'Angleterre de la fin du XVIIIe siècle, la méthode mutuelle consistait à former quelques élèves parmi

[31] Ferdinand Strobel (éd.), Helvetia Sacra, VII, Der Regularklerus, Die Gesellschaft Jesu in der Schweiz, Die Somasker in der Schweiz, Bern 1976, 534–561.

[32] Pour un exemple de cette attitude, Anne-Sophie Gallo, L'interdiction du théâtre scolaire dans les petits séminaires jésuites. Mentalités et représentations au temps du rétablissement de la Compagnie de Jésus sous la Restauration, in: Rivista di storia del cristianesimo, 11 (2014/2), 341–366.

[33] Archives de l'Evêché de Fribourg (dorénavant AEvF), carton V.4, lettre du 4 septembre 1827 du P. Godinot sj à l'évêque Yenni.

[34] BCUF, L 172 Diaria collegii friburgensis et Archives du Couvent des Cordeliers de Fribourg (dorénavant ACCF), Protocolum conventus.

les plus doués, qui devenaient alors des moniteurs chargés d'enseigner à leurs camarades les leçons qu'ils venaient d'apprendre, le maître commandant avec différents signaux le déroulement du travail.[35] Si la méthode permettait de palier à la pénurie d'enseignants, elle était soupçonnée de les remplacer par des moniteurs dont la formation intellectuelle et pédagogique embryonnaire réduirait l'instruction à un comportement tout mécanique et dont la place vis-à-vis du maître brouillait les rapports d'autorité. Cependant, outre les questions purement pédagogiques, la méthode, promue en France pour soustraire l'enseignement primaire au contrôle de l'Eglise par Lazare Carnot – célèbre figure révolutionnaire qui avait voté la mort de Louis XVI –, cristallise surtout les oppositions en raison de ses origines protestantes et libérales. Après un temps d'attente soupçonneux ponctué de quelques échos enthousiastes, la majorité du clergé français finit par s'opposer à la méthode. Ce mouvement hostile gagne le diocèse de Lausanne, qui faisait partie jusqu'au début du XIXe siècle de la province ecclésiastique de Besançon dont le vicaire général Antoine Emmanuel Durand fulmine en 1819 un violent mandement contre l'enseignement mutuel.[36] Tantôt interdite ou abandonnée, la méthode mutuelle commence à décliner dans les années 1820, victime des affrontements politiques, de progrès pédagogique qui lui sont restés étrangers, enfin de l'amélioration lente, mais certaine, de la formation des maîtres.[37]

Bien qu'ils en aient appliqué dès les débuts de l'ancienne Compagnie certains principes[38] – ce qu'avait lui-même remarqué Girard[39] –, les jésuites du XIXe siècle se sont montrés généralement hostiles à la méthode mutuelle. Proche des Frères des Ecoles chrétiennes, la Compagnie s'est rangée, en France, du côté de la majorité du clergé contre les libéraux partisans de l'école laïque. Dans le diocèse de Vannes, les jésuites prêchent contre «l'école du diable»[40]. En Bretagne, le plus farouche adversaire des écoles mutuelles est un ancien prêtre du Cœur de Jésus, une des principales associations de religieux à l'origine du rétablissement de l'ordre des jésuites: Jean Marie de La Mennais, vicaire général de Saint-Brieuc et frère de Félicité de La Mennais, s'est appuyé dans sa lutte contre l'enseignement mutuel sur les missions jésuites qu'il réclamait au P. de Clorivière, supérieur de l'ordre en France.[41]

35 Raymond Tronchot, L'enseignement mutuel en France de 1815 à 1833. Les luttes politiques et religieuses autour de la question scolaire, 3 volumes, Lilles 1973; Fontaine, Aux heures suisses (cf. note 10), 36–44.

36 Tronchot, L'enseignement mutuel en France de 1815 à 1833 (cf. note 36), II, 353–354

37 Françoise Mayeur, Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. III De le Révolution à l'Ecole républicaine, Paris 1981, 386–387.

38 François de Dainville, La naissance de l'humanisme moderne. Les Jésuites et l'éducation de la société française, Paris 1940, 311 et Gabriel Codina Mir, Aux sources de la pédagogie des jésuites. Le «modus parisiensis», Rome 1968, 276–277.

39 Staatsarchiv Luzern, FAA 3624, lettre 1, 24 juin1823 du P. Girard à J. K. Amrhyn.

40 Claude Langlois, Un diocèse breton au début du XIXe siècle, Paris 1974, 395.

41 J.-M. de La Mennais, Correspondance générale, textes réunis et annotés par P. Friot, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001–2002, t. I, p. 422 et 454, Lettre du 12 juillet 1816 de J.-M. de La Mennais à Amable Chenu et lettre du 16 septembre 1816 à Bruté de Rémur.

A Fribourg, la version que propose le P. Girard de la méthode mutuelle ne trouve pas grâce aux yeux des jésuites du collège. L'*Histoire du collège* ne cache pas cette désapprobation, sans toutefois en exposer clairement les motifs; le texte insiste en revanche sur les problèmes que cette méthode et avant tout son interdiction, jugée toutefois salutaire, ont engendrés pour la Compagnie. Il semble aussi que la bibliothèque du collège Saint-Michel ait possédé un exemplaire du livre publié à Paris en 1821 par le publiciste Dubois-Bergeron, *La Vérité sur l'enseignement mutuel*, qui rassemble les arguments classiques opposés à la méthode; cet exemplaire, portant l'inscription manuscrite «Soc Iesu», est actuellement détenu par la Bibliothèque cantonale, aux côtés d'un second exemplaire qui se réclame du couvent des capucins. Le 4 juin 1823, le P. ministre de Saint-Michel complète le *diarium* du collège en mentionnant sans autres commentaires l'interdiction par le Grand Conseil fribourgeois de la méthode mutuelle.[42]

Alors que les accusations des partisans de Girard se mettent à pleuvoir sur les jésuites dans les rues de Fribourg et les feuilles radicales, des voix s'élèvent pour les disculper. Quelques jours auparavant, l'évêque Yenni avait déjà écrit aux autorités cantonales qu'ils étaient étrangers à sa résolution.[43] Critique mais proche des jésuites du collège, le chanoine Fontaine, dans un virulent mémoire adressé à l'évêque en faveur de l'école du P. Girard, abonde dans ce sens: « Dans votre second mémoire, vous assurez, Monseigneur, que les jésuites sont absolument étrangers à la démarche que vous avez faite. J'en suis très certain. Ils ont trop de religion et de prudence pour travailler à noircir et faire renverser un institut qu'ils ne connaissaient pas.»[44] Ironique? On peut naturellement le soupçonner sous la plume de Fontaine, mais l'attaque porterait à mon sens moins contre les jésuites que contre l'évêque, à qui le chanoine détaille ensuite longuement ce qu'est l'école girardine. Le protocole du couvent des cordeliers, s'il fustige le «parti jésuitique, qui ne voulait proprement d'instruction que dans les classes privilégiées, qui voulaient tout donner aux Jésuites ... ces prêtres étrangers»[45], n'impute pas de rôle précis aux religieux de la Compagnie. Le baron Griset de Forel, député favorable aux jésuites, attribue dans ses mémoires la décision du législatif aux inquiétudes du clergé en général devant une méthode suspecte de libéralisme et à l'obstination du P. Girard à s'opposer à l'avis de l'évêque.[46] Du côté des jésuites présents à Fribourg en 1823, les quelques com-

42 Archiv der Deutscher Provinz der Gesellschaft Iesu (dorénavant ADPSJ), 46–51, 1 Diarium Ministri Collegii Friburgi Helvetiorum ab anno 1819 ad annum 1832.

43 AEvF, Ms I.3 Liber epistularum, 171–176, lettre du 26 mai 1823 de l'évêque Yenni au Conseil d'Etat.

44 C.-A. Fontaine, Observations adressées par le Chanoine Fontaine le 24 mars 1827 à Monseigneur l'évêque de Lausanne et de Genève, au sujet des deux mémoires de ce prélat, adressés au Gouvernement, le 25 février et 26 mai 1823, édité Notice historique sur la chambre des scholarques de la ville de Fribourg, depuis son origine jusqu'au XIXe siècle, édité par le Dr Berchtold, Fribourg, Piller, 1850, 123.

45 ACCF, Protocolum conventus, 389–390.

46 BCUF, L 385 Mémoires sur les évènements arrivés dans le canton de Fribourg de 1815 à 1847 par le Baron Charles Griset de Forel, f.8v–9r.

mentaires retrouvés ont été mis sur papier plusieurs années après les événements. Le P. Pierre Hartmann, enfant en 1823 à l'époque des faits et jésuite dès 1832, affirme dans une note postérieure non datée que l'enseignement mutuel «en peu de temps produisit réellement des résultats brillants»[47] et dit son incompréhension devant le lien fait par les partisans de Girard entre la décision du Grand Conseil et les religieux du collège.[48] Le P. Jean-Baptiste Drach, alors recteur du collège, dans une histoire de la province rédigée après la guerre du Sonderbund avec le concours du P. Joseph Esseiva, fait de ces accusations un titre de gloire pour la Compagnie sans toutefois revendiquer une quelconque responsabilité dans l'affaire.[49]

Enfin si les jésuites n'ont pas caché leur opposition à l'enseignement mutuel ni leur satisfaction lors de son interdiction à Fribourg, ils n'ont pas manqué de reconnaître les talents du P. Girard. En 1815, le vicaire général du diocèse, Joseph Gauthier de Schaller, ancien jésuite qui œuvra pour le rappel de la Compagnie restaurée avant d'y retourner au soir de sa vie, prenait la défense du cordelier accusé de suivre les idées du philosophe Kant. Le prélat souligne les connaissances profondes et la pureté des mœurs du cordelier, tout en rappelant les éminents services qu'il rend à l'Eglise et à l'Etat.[50] De même, l'*Histoire du collège*, qui ne retient pas ses critiques contre l'œuvre de Girard, salue également son érudition et son intelligence.[51]

### *Girard face aux jésuites*

Le P. Girard a côtoyé les jésuites dès son enfance. Son oncle paternel, Ignace Girard, est entré dans la Compagnie de Jésus en 1741. Après avoir occupé des postes dans les cantons suisses et les états allemands, il revient à Fribourg au moment de la suppression de l'ordre et enseigne la rhétorique allemande jusqu'à sa mort en 1783. Il est difficile de déterminer si cet oncle a exercé une quelconque influence sur le futur cordelier, sans compter que des deux frères de ce dernier, l'un est devenu prêtre séculier et apparaît parmi les hôtes de Saint-Michel, tandis que l'autre, Jean Louis, colonel fédéral et conseiller communal à Fribourg, s'est opposé au clergé ultramontain et à l'avancée de la Compagnie de Jésus à Fribourg et à Lucerne.[52] En outre, entre 1775 et 1781, le futur cordelier a fréquenté le collège Saint-Michel, dont la plupart des enseignements étaient dispensés par d'anciens jésuites.

47 ADPSJ, note manuscrite citée par Strobel, Die Jesuiten und die Schweiz (cf. note 28), 531.
48 ADPSJ, 295B5, 2465 Hartmann P., Les Jésuites de Fribourg, V., 53–54.
49 Jean-Baptiste Drach/Jean Esseiva, Historia provinciae 1811–1858 cité dans Schatz, Geschichte der deutschen Jesuiten (cf. note 29), 51.
50 BCUF, fonds Girard, LE 23 A 1803,1.
51 BCUF, L107/2 Historia collegii friburgensis, 64 et 71.
52 Staatsarchiv Luzern, Briefsammlung J. K. Amrhyn, lettres des 9 et 12 juin 1819 de J.-L. Girard à J. K. Amrhyn.

Quels autres contacts le P. Girard a-t-il pu entretenir avec les jésuites du collège lors des séjours fribourgeois de sa longue carrière? Mes recherches ne m'ont pas permis de trouver l'une ou l'autre correspondance échangée entre le cordelier et un membre de la Compagnie; peut-être que la taille réduite de la ville favorisait les rencontres personnelles et que la proximité des deux maisons, éloignées de quelques centaines de mètres seulement, permettait de se contenter de commis pour délivrer des messages oraux. J'aimerais alors proposer brièvement l'hypothèse d'une forme de sociabilité urbaine par laquelle, compte tenu de leurs activités d'enseignant, jésuites et cordeliers auraient pu entretenir quelques relations. Le premier XIXe siècle fribourgeois a vu fleurir diverses sociétés culturelles: Société de musique (1813), d'études (1838), d'histoire (1840), ....[53] Sous l'Ancien Régime déjà, les jésuites étaient familiers de telles associations qu'ils fréquentaient et animaient dans les villes où ils étaient établis.[54] Qu'en a-t-il été à Fribourg ? Quelques traces permettent de rendre l'hypothèse vraisemblable. En 1834, un panorama de la ville de Fribourg pris depuis le lycée de Saint-Michel est lithographié par Godefroy et Jean Engelmann;[55] on y ajoute diverses mesures d'altitude ainsi que des informations de botaniques, les premières sont tirées, entre autres, des travaux du P. Jean Baptiste Wiere et les secondes de ceux du François Lagger. Le P. Wiere a enseigné la physique au collège de 1822 à 1833,[56] et rédigé une *Notice hypsométrique sur les montagnes et quelques élévations remarquables du canton de Fribourg*.[57] Ce texte, qui n'a pas été publié et dont le seul exemplaire localisé se trouve à Louvain, où Wiere a terminé sa carrière, contient des informations que les rédacteurs du panorama de Fribourg n'ont donc pu avoir que par des contacts personnels. Quant au célèbre botaniste François Lagger, médecin à Fribourg, il a été membre de la Société helvétique des sciences naturelles, que présida le P. Girard en 1840. Bien que ténus, les liens mis ici en évidence laissent entrevoir un réseau reliant des savants de tous bords. Un coup d'œil dans les archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg n'a en revanche produit aucun résultat, malgré la présence durant plus de vingt ans au collège de l'historien jésuite Burkhard Freudenfeld. On pourra poursuivre en cherchant par exemple les relations possibles entre Girard, dont le couvent abrita la réunion de la Société helvétique de musique en 1843, et les nombreux maîtres de musique du collège et du pensionnat, dont les PP. Louis et François Lambliotte, organistes, compositeurs et musicologues.[58]

53 Jean-Maurice Uldry, «L'Emulation»: 1841–1846: analyse de la première revue culturelle fribourgeoise, Fribourg, mémoire de licence inédit, 2003.

54 Stéphane Van Damme, Le temple de la sagesse. Savoirs, écriture et sociabilité urbaine (Lyon, XVIIe–XVIIIe siècle), Paris 2005.

55 Archives de la Ville de Fribourg, fonds Dubas 00106-00107.

56 Ferdinand Strobel, Jesuitenlexikon, Zürich, inédit, 621.

57 Carlos Sommervogel (A. De Baker A., Rivière E.), Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, VIII, Bruxelles-Paris 1898 1119–1120.

58 Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg en Suisse 1827–1847, Montpellier, 1889, lxvii–lxix. Sur L. Lambliotte, voir également Pierre Guillot, Les Jésuites et la musique. Le collège de La Trinité à Lyon 1565–1762, Liège 1991, 87–90.

Les sentiments du P. Girard vis-à-vis de ses voisins de la colline du Belzé apparaissent à travers quelques documents de nature diverse produits à des dates couvrants plusieurs décennies. Le 27 novembre 1819, soit près d'une année après le retour des jésuites à Fribourg, Girard écrit une lettre à Joseph Karl Amrhyn, avoyer du canton de Lucerne, dans laquelle il se plaint de ce que les religieux de Saint-Michel cherchent à capter les élèves de l'école moyenne au profit du collège sans se soucier des aptitudes des jeunes pour les carrières intellectuelles. La lettre alarme le Lucernois sur les poussées ultramontaines de la curie romaine, qui aurait soigneusement conservé l'esprit de Machiavel tout en mettant ses livres à l'Index, et brocarde la Compagnie de Jésus d'étiquettes qu'on dirait toutes droit sorties de libelles radicaux: «les Pères de la ruse menacent de tout envahir...un ordre qui met son existence et son empire comme but et qui n'a point de patrie»[59].

En 1827, Girard publie une description géographique de Fribourg à l'usage des élèves des écoles pour accompagner le plan de la ville réalisé par son confrère Raedlé. Cette *Explication du Plan de Fribourg*[60] mêle histoire et géographie pour éveiller les enfants au milieu qui les entoure et de là les amener à découvrir le monde. Le texte n'est pas dépourvu de visées politiques; Girard y salue son cousin et ami le chanoine Fontaine, «vieil et infatigable ami de l'instruction publique»[61], et profite de la description des antiques et vétustes murailles de la ville pour promouvoir les alliances entre confédérés, sans toutefois manquer de justifier les inégalités politiques entre bourgeois et simples habitants: «Un hôte n'est pas l'enfant de la maison.»[62] Le collège est décrit comme une forteresse imposante et son église comme une des plus belles de la ville. Girard explique que les jésuites y sont revenus depuis 1818 et rappelle ses débuts en mentionnant son illustre fondateur, Pierre Canisius. Les jeunes élèves de Girard apprennent que le gymnase accueille les exercices de piété des collégiens ainsi que des activités littéraires dont les représentations théâtrales chères aux pédagogues jésuites. L'*Explication du plan de Fribourg* met toutefois engarde contre l'enseignement élitaire du collège; réservé à un petit nombre de savants latinistes et hellénistes, dominé par les études théologiques, l'établissement ne conviendrait pas à ceux qui, dépourvus de talents pour les travaux spéculatifs, visent une carrière dans le commerce et l'industrie. Alors que sur le plan Raedlé, dessiné en 1825, le pensionnat, construit entre 1825 et 1827, n'apparaît pas, le P. Girard y emmène deux fois ses lecteurs, par le Varis et par le Belluard. L'imposant bâtiment est présenté avec admiration comme une des grandes entreprises fribourgeoises contemporaines; signe du progrès sur la voie duquel Girard espère

[59] Staatsarch Luzern, BA 61, lettre 1, lettre du 27 novembre 1819 du P. Girard à J. K. Amrhyn.

[60] Gregoire Girard, Explication du Plan de Fribourg en Suisse dédiée à la jeunesse de cette ville pour lui servir de première leçon de géographie, Lucerne 1827.

[61] Idem, 57

[62] Idem, 94

voir le canton s'avancer, le pensionnat des jésuites doit amener «la vie et le mouvement»[63] là où ne se trouvait qu'une ferme solitaire.

Les pages les plus connues du P. Girard sont probablement ses *Souvenirs*, commencés en 1826, publiés en partie par Daguet dans *L'Emulation* en 1852–1853 et entièrement en 1948 par le chanoine Pfulg.[64] Dans un texte où les souvenirs sont prétextes à une réflexion pédagogique, l'auteur revient sur les années qu'il a passées à étudier au collège Saint-Michel et critique sévèrement l'enseignement qu'on lui a dispensé: sécheresse des études philologiques, faiblesses de la langue maternelle, manque d'histoire et de calcul, mémorisation servile et mécanique. Il déplore l'échec des réformes, entre autres celles proposées par le chanoine Fontaine, sans toutefois jeter la pierre à l'ancien système d'éducation et de gestion du personnel enseignant de la Compagnie de Jésus, conscient qu'il n'avait plus court depuis 1773: «Mais la routine consacrée par les ans était une arche sainte: on n'osait pas y toucher. Ce ne sont pas les exjésuites qui auraient crié au sacrilège; mais ces être d'habitude qui appellent hérésie tout ce qu'ils ne font pas, ou ce qu'ils ne savent pas. Notre capitale a toujours eu ses oies.»[65] Après la guerre du Sonderbund et l'expulsion des jésuites, le P. Girard est à nouveau appelé à s'occuper de l'instruction publique du canton. Dans une lettre au pédagogue et écrivain italien Enrico Meyer, il affirme que «sous de brillantes apparences de progrès, ils entravaient plutôt les véritables lumières que de les propager.»[66] Ne perçoit-on pas là un trait un peu revanchard contre ceux qui avaient jusque-là régné sur l'enseignement fribourgeois alors que lui avait dû le quitter? Une note rédigée par Girard dans les années 1840 nous éclaire sur ces reproches.[67] Il déplore que l'influence des élèves français du pensionnat ait conduit à distinguer une section francophone et une section germanophone au lycée, prétéritant l'apprentissage de la langue voisine et les élèves germanophones nettement minoritaires. L'enseignement de la religion, basé sur le catéchisme diocésain et sur celui de Canisius puis pour les francophones plus âgés sur les humanités chrétiennes et les textes de Jean-Baptiste Rousseau, Racine et Massillon, est jugé superficiel par le cordelier qui propose de lui donner une base solide avec l'histoire de l'Ancien Testament et des apôtres. Enfin, pour lutter contre l'incrédulité, il pense nécessaire de renforcer la rhétorique des arguments qui permettront de prouver la divinité du christianisme.

Modéré dans des textes rédigés en vue d'une publication, le cordelier expose plus sèchement ses désaccords dans des papiers privés mais, alors que la lettre de 1819 à l'avoyer de Lucerne ressortissait sans doute à certains préjugés anti-jésuites, le discours de Girard cible, dans les textes postérieurs, plus objective-

[63] Idem, 16.
[64] Gregoire Girard, Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions, édité par G. Pfulg, Fribourg 1948; pour le texte original, BCUF, fonds Girard, LB 12 D35.
[65] BCUF, Fonds Girard, LB 12 D35 Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions, 15.
[66] BCUF, Fonds Girard, LE 23 A 1848,4 lettre du 7 février 1848 du P. Girard à E. Meyer.
[67] BCUF, Fonds Girard, LD 12 B–55 Gymnase allemand à côté du gymnase français (au revers d'une lettre datée du 16 juin 1840).

ment les activités pédagogiques de la Compagnie, soulignant aussi les bénéfices qu'en retire Fribourg.

Au moment de conclure, il faut bien avouer une certaine déception. A la suite des recherches déjà minutieuses du P. Strobel, j'avais l'espoir de découvrir le document qui mettrait un point final à la question du rôle des jésuites de Saint-Michel dans l'interdiction de l'enseignement mutuel à Fribourg, ou au moins quelque chose permettant d'interpréter cette responsabilité indirecte sur laquelle divergent l'historien jésuite et Edgar Bolliger.

Si les sources, tant celles qui étaient déjà bien connues que celles qui n'avaient pas été exploitées, n'ont pu satisfaire à ma première interrogation, c'est qu'il faut les envisager différemment. A la sèche question de la responsabilité des jésuites dans cette affaire, j'espère avoir substitué les jalons de perspectives un peu plus fructueuses. Le nécessaire passage en revue de l'historiographie a donné l'occasion de présenter une source d'importance en tenant compte de sa nature bien particulière et de sa richesse. Il a aussi été question de l'indétermination portant, dans les discours de l'époque comme dans une partie de la littérature secondaire, sur les acteurs en présence. Derrière l'étiquette, très polémique, de «parti jésuitique», se cachent des groupes distincts et parfois en désaccord. Ecclésiastiques de tous rangs et patriciens conservateurs se sont alliés dans la fronde contre l'école girardine; s'ils se sont tous dits, ou ont été dits, ami des jésuites, il semble hasardeux d'en déduire une coordination, ni même une entente complète, entre eux-mêmes d'abord et avec les jésuites ensuite. Si un regard sur le long terme a pu mettre en évidence les tensions qui ont jalonné les relations entre les cordeliers et la Compagnie de Jésus à Fribourg, un coup d'œil sur les sociétés savantes et autres associations culturelles où les deux groupes de religieux, mais aussi des prêtres séculiers et des laïcs de tous bords, ont pu se rencontrer laisse penser que des liens peut-être ténus mais nombreux s'y sont créés. Une analyse en réseau de cette sociabilité permettrait probablement de déconstruire des catégories un peu réductrices, du fameux «parti jésuitique» aux différentes étiquettes politiques, et de mieux comprendre la réalité de ce passé. Que le P. Girard, après ses propos presque fanatiques de 1819, parle des jésuites en exposant et justifiant ses désaccords sur des questions pédagogiques serait peut-être le signe qu'au fil du temps il a côtoyé et appris à connaître ses voisins du collège.

*Le P. Girard et les jésuites: historiographie d'une affaire et perspectives de recherche*

Cet article s'intéresse au rôle des jésuites dans l'interdiction de l'enseignement mutuel à Fribourg et l'éviction du cordelier Grégoire Girard. Ce petit point d'histoire fribourgeoise est abordé sous deux perspectives complémentaires. Un passage en revue historiographique met en perspective la célèbre biographie de Girard par A. Daguet, en éclairant l'utilisation de source jésuite par l'historien radical, avant d'en suivre la postérité dans les études consacrées au P. Girard et aux jésuites. Ensuite, un rappel de l'histoire de la Compagnie de Jésus à Fribourg au XIXe siècle montre les jésuites dans une situation fragile. Quelques éléments sont alors évoqués pour souligner les liens entre ces religieux et le P.

Girard dans le monde culturel local. Le regard du cordelier sur ses voisins évolue au fil de leur fréquentation, mais reste assez défavorable.

Girard – jésuites – Fribourg – Daguet – enseignement – clergé – historiographie.

*P. Girard und die Jesuiten: Geschichte einer Affäre und Forschungsperspektiven*

Vorliegender Artikel interessiert sich für die Rolle der Jesuiten im Verbot des gegenseitigen Unterrichtens und in der Zurückdrängung des Cordeliers Grégoire Girard in Freiburg. Dieser punktuelle Anlass in der Freiburger Geschichte wird unter zwei komplementären Perspektiven angegangen. Ein historiografischer Uberblick befasst sich mit der berühmten Biografie Girards durch A. Daguet, wobei sie den Gebrauch jesuitischer Quellen durch den radikalen Historiker aufweist, bevor im Zuge dessen der späteren Zeit von Studien, die sich mit P. Girard und den Jesuiten befassen, nachgegangen wird. Anschliessend zeigt ein Blick auf die Geschichte der Gesellschaft Jesu im Freiburg des 19. Jahrhunderts den schwierigen Stand der Jesuiten. Einige Aspekte werden sodann hervorgehoben, um die Bezüge zwischen diesen Ordensleuten und P. Girard im lokalen kulturellen Umfeld zu unterstreichen. Die Wertschätzung des Cordeliers für seine Nachbarn entwickelt sich mit dem Kontakt mit ihnen, aber sie verbleibt doch sehr ungünstig.

Girard – Jesuiten – Fribourg – Daguet – Lehre – Klerus – Geschichtsschreibung.

*Padre Girard e i gesuiti: storiografia di un affare e prospettive di ricerca*

Questo articolo s'interessa al ruolo dei gesuiti nell'interdizione dell'insegnamento mutuale a Friburgo e nell'espulsione del francescano Grégoire Girard. Questo piccolo momento della storia friburghese è esaminato da due punti di vista complementari. Un sorvolo storiografico mette in prospettiva la celebre biografia di Girard scritta da A. Daguet, chiarendo l'utilizzo da parte dello storico radicale di fonti gesuite, prima di seguirne la posterità negli studi consacrati a Padre Girard e ai gesuiti. In seguito, un richiamo della storia della Compagnia di Gesù a Friburgo nel XIXmo secolo mostra i gesuiti in una situazione di debolezza. Alcuni elementi sono quindi evocati per sottolineare i legami tra questi religiosi e Padre Girard nel mondo culturale locale. Lo sguardo del francescano sui suoi vicini evolve attraverso la loro frequentazione, ma resta alquanto negativa.

Girard – gesuiti – Friburgo – Daguet – insegnamento – clero – storiografia.

*Father Girard and the Jesuits: historiography of an affair and perspectives for research*

This paper focuses on the role of the Jesuits in the suppresssion of the monitorial system in Fribourg and their hostility towards to the Minorite Grégoire Girard. This interesting detail of Fribourg history will be reviewed under two complementary perspectives. First, a historiographic review offers a new perspective on the well-known biography of Girard by the radical historian Daguet – showing how the author made use of Jesuit sources – before passing on to later studies of Girard and the Jesuits. Next, a brief reminder of the history of the Society of Jesus in Fribourg in the 19th century reveals the fragile situation in which the Jesuits found themselves. The paper highlights features which illuminate the relationship between the Jesuits and Father Girard in the local cultural context. The Minorite's view of the Jesuits changed over time as he interacted with them, but remained disapproving.

Girard – Jesuits – Fribourg – Daguet – teaching – clergy – historiography.

*David Aeby*, doctorant, chaire d'histoire moderne de l'Université de Fribourg/Ecole des hautes études en sciences sociales.